

Jura horloger : le plus cynique dégraissage de l'histoire, mais... : C'est par où, la crise?

Autor(en): **Verfaillie, Bertrand**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse**

Band (Jahr): **77 (1985)**

Heft 5

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-386234>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Jura horloger: le plus cynique dégraissage de l'histoire, mais...

C'est par où, la crise?

par Bertrand Verfaillie

Mission: porter un regard de journaliste – français – sur l'arc horloger jurassien. Armes: des yeux et des oreilles, et un modèle de référence aussi. Verdict? Pas de verdict, notre intention n'était pas de juger à l'emporte-pièce. Mais des impressions. A la pelle. Et une, par-dessus tout, que nous avons choisi de restituer en priorité: l'étonnement. Étonnement en présence d'une région industrielle qui n'en a pas l'air; d'une population qui se proclame ouvrière mais n'en revendique pas les droits reconnus; d'une crise dont les conséquences et les stigmates ne sont pas tangibles. Essayons d'expliquer ces trois points-clefs.

D'abord, quelles manifestations matérielles, quels signes extérieurs de domination permettent d'apprécier l'omniprésence de l'activité horlogère dans les Montagnes neuchâteloises? L'industrie, ici, n'a pas modelé le paysage au gré de ses appétits, c'est un premier point. Pas d'avatars architecturaux, ni pour elle, ni pour ses «servants». L'activité n'a pas échappé à l'homme, comme ailleurs le terril et le haut-fourneau l'ont réduit à la dimension et à la condition d'une fourmi laborieuse. Il faut se replier sur des enseignes branlantes ou des inscriptions murales à demi-effacées pour repérer dans un bâtiment, d'apparence somme toute résidentielle, la trace d'une ancienne fabrique de montres, de boîtes ou de mouvements. Et il faut arpenter les rues des villes pour trouver un habitat qui corresponde, un tant soit peu, à celui d'un quartier industriel du nord de l'Europe.

Beaux

La région, non plus, n'est ni salie, ni polluée. Et si le Jura n'est pas tout à fait un vert paradis, l'enfer est toujours pour les autres. Enfin, que les Chaux-de-Fonniers ou les Neuchâtelois m'excusent de leur asséner cette révélation: ils sont beaux! Et ceux qui ne verraient qu'une boutade dans ce commentaire n'ont sans doute jamais fréquenté ce qu'en France, en Allemagne ou en Grande-Bretagne on appelle le quart-monde. Ils ont des excuses: les gouvernements de ces pays préfèrent exposer d'autres articles en vitrine. Mais qu'ils s'enfoncent un peu dans l'arrière-boutique et ils constateront combien l'industrie lourde peut marquer un être humain dans sa chair, laminer une dignité ou concasser une personnalité. Je concède toutefois qu'à ne rencontrer que des esprits sains dans des corps sains, on s'habitue fort vite; on se remet aisément de la surprise... en attendant sans doute d'être gagné par l'ennui. Mais le second obstacle est autrement difficile à franchir. Les livres affirment – et les premiers interlocuteurs sur le terrain confirment – que le Jura est une région ouvrière. Cette expression appelle des images de dures conditions de

travail, de conflits sociaux, de grèves et de manifestations. Or rien, dans l'histoire de l'arc horloger, ne vient donner du poids à sa réputation. Trop franchouillard, ce constat? Pas sûr. Il est tout de même incroyable que la disparition de 60 000 postes de travail, les deux tiers du total de l'industrie horlogère, se soit accomplie sans autre forme de procès! Cela tient sans doute à la vocation des syndicats suisses, plus soucieux de négociation que de bagarre. Les permanents que j'ai rencontrés m'ont expliqué, avec flamme parfois, quelle tradition cette attitude révélait. Ils n'ont pas pu me convaincre qu'elle présentait des avantages objectifs pour les travailleurs, fussent-ils syndiqués. Ni me persuader qu'il est plus judicieux, sur le plan tactique, d'aménager les décisions des employeurs plutôt que d'élaborer des solutions de rechange...

Les cageots en place

Il est vrai que pour devenir une force de contestation et de proposition, il faut se donner les moyens. Difficile, des bureaux d'un secrétariat local, de prendre position sur la marche d'une fabrique. A cet égard, l'absence d'une structure syndicale de base sur le lieu de travail, dans l'entreprise elle-même, constitue une lacune et un énorme handicap. Plus largement, les syndicats *«auraient dû songer à obtenir des droits au lieu de réclamer toujours des augmentations de salaires»*, pour reprendre la formule d'un vieil adhérent de la FTMH.

60 000 postes de travail supprimés, sans réelle réaction, c'est dur à avaler. C'est assurément un échec pour le monde ouvrier et cela ressemble fort à un aveu d'impuissance. Cela témoigne aussi d'un profond mépris du patronat à l'égard des travailleurs. Jugés – et traités – comme quantité négligeable, alors qu'ils représentent le nerf du développement horloger! On veut bien croire que, dans certaines petites unités, le travail des «patrons» et des «ouvriers» était à ce point comparable, leur sort si intimement lié, qu'ils ont été balayés par la même tourmente et ont vécu le même drame. Mais d'autres dirigeants ont fait payer leur incurie et leur incompétence à ceux qui leur avaient rempli les poches, refusant d'assumer les conséquences d'une politique de gestion qu'ils avaient eu pourtant tout loisir de définir et d'appliquer...

De quelque côté que s'élèvent les voix en tout cas, il est profondément choquant d'entendre exalter la fibre ouvrière jurassienne, au lieu même où cette classe sociale a été victime d'un des plus cyniques «dégraissages» de la troisième révolution industrielle. Cela posé, il faut également s'interroger sur les ressorts de cette population active. Nos interlocuteurs sur le terrain n'ont pas hésité à la montrer du doigt et à lui attribuer la responsabilité de ses propres déboires. En France, actuellement, la CGT fait la démonstration qu'un syndicat n'est rien s'il ne recueille pas l'assentiment des travailleurs; que les mots d'ordre sont inopérants s'ils ne rencontrent aucun écho. Au-delà de l'anecdote, des histoires comme celle des travailleurs de La Chaux-de-Fonds remettant soigneusement en

place les cageots qui leur avaient servi à bloquer un train en 1918, jettent le trouble dans l'esprit d'un observateur habitué aux «*explosions de colère*» et autres «*réappropriations violentes de l'outil de production*». De même, la réprobation générale qui semble entourer l'usage de la pétition et le recours à la grève. Et on préfère ne pas creuser les motivations qui sous-tendent le rejet d'une initiative sur la cinquième semaine de congés payés de peur de prendre pied sur le sol d'une planète inconnue! Le manque de combativité, cependant, paraît incontestable: l'anarchiste montagnard du XIX^e siècle s'est transformé en individualiste conservateur.

Crisis? What crisis?

Imaginons que des Français lisent le présent article. A ce stade du développement, ils commencent à trouver le temps long. L'auteur va-t-il enfin faire entrer en scène le personnage de «La Crise», dont les effets sur les mentalités et les orientations jurassiennes n'ont pu être que ravageurs? De l'autre côté de la frontière, en effet, il se trouve quantité de responsables, même de gauche, généreux et sincères, pour expliquer la détérioration des conditions de logement, la généralisation de la petite délinquance, la montée du racisme et, pourquoi pas, la chute des vocations religieuses, par ce seul mot: la crise. L'idée que des difficultés économiques majeures entraînent automatiquement un bouleversement sociologique et un chahut des valeurs, a été martelée; elle compte désormais au rang des évidences proverbiales, c'est la morale de la fable moderne. Tout fout le camp, c'est bien connu, et jamais plus rien ne sera comme avant, allez...

Le Jura apporte un démenti de taille à cette vision des choses. Les chiffres attestent que le canton de Neuchâtel a subi, toutes proportions gardées, une récession comparable à celle du Nord-Pas de Calais. Gil Baillod, directeur de «L'Impartial» de La Chaux-de-Fonds, y adjoint la notion de traumatisme; et il en donne la mesure par une image forte: «*L'horloger traditionnel face à l'électronique a réagi comme un berger à qui les événements auraient ordonné brutalement de se lancer dans la pisciculture. Il s'agissait toujours de produire des protéines mais c'est bien le seul point d'ancrage qui restait.*»

Aujourd'hui, huit ou quatre ans après, selon le «clash» auquel on se réfère, la situation a changé. Les clignotants se sont éteints. L'arc jurassien a optimisé ses atouts. La machine économique recommence gentiment à tourner. Et... à tourner gentiment! Entendez: sur le même modèle de rapports sociaux «qu'avant».

«*On dit que les Suisses doivent tomber du lit pour se réveiller. Ils sont tombés mais ils dorment toujours*», s'exclame cet autre horloger syndiqué. Dans le casting industriel de la région, les travailleurs et leurs organisations sont-ils condamnés à jouer les figurants?

La conquête d'une partie du pouvoir et la participation à la gestion des

entreprises ne sont pas des panacées comme on a pu le vérifier chez les voisins de la Suisse. Il serait aussi simpliste de penser qu'elles constituent des garanties contre de nouveaux risques de dégradation économique. Mais cette nouvelle démarche n'apparaîtrait que normale au regard des événements passés.

Les signes avant-coureurs d'une évolution existent. Signes aussi d'un «rapprochement» entre les syndicats suisses et français, confrontés, l'un à un redressement auquel il a peu contribué, l'autre à un enlisement contre lequel il est désarmé. Quand les permanents et délégués locaux de l'USS s'interrogent sur la forme de donner à leurs actions, leurs homologues de la CFDT se demandent comment offrir un surcroît de services à leurs adhérents. Ces préoccupations ont une origine commune: la désaffection des travailleurs pour l'organisation syndicale, mais on peut aussi les considérer comme des vertus de la crise. Il est d'autres exemples de «convergence», comme l'intérêt suisse pour les expériences de gestion de sociétés par les travailleurs et le soutien, manifesté récemment et encore timidement côté français aux diverses politiques d'aide à la création d'entreprises.

Cela prouve au moins que les deux organisations refusent de subir les événements et explorent les voies qui peuvent conduire à une présence plus effective du syndicat dans la société. Tout dogmatisme remisé, toutes inhibitions surmontées.